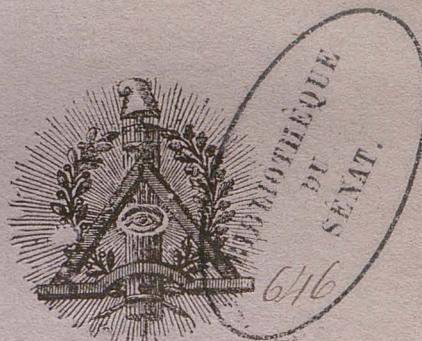


THEATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

АКАДЕМИЧЕСКИЙ

ЭПИЛОГ



LE CLUB

INFERNAI.



DIALOGUE ENTRE L'ÉDITEUR ET L'IMPRIMEUR.

L'ÉDITEUR. Est-ce ma faute, Citoyen, si cette brochure n'a pas paru huit jours plutôt. Vous avez d'abord tremblé, puis spéculé sur ses effets: et pendant ce tems-là une foule d'autres brochures ont épuisé la matière, et lassé la patience du public.

L'IMPRIMEUR. Le public achète sur parole. Il faut rajennir notre ouvrage par un titre nouveau, pitquant, merveilleux.

L'ÉDITEUR. Je n'aime pas les titres charlatans. Celui qui travaille pour le bien public sans intérêt et de bonne foi, n'a pas besoin de chercher un appui dans un titre imposteur.

L'IMPRIMEUR. Prenez-garde, Citoyen, que le titre fait tout. C'est sur le titre que nous imprimons: c'est sur le titre que les colporteurs achètent: c'est sur le titre que le public lit. Si l'ouvrage ne vaut rien, le titre merveilleux suffit encore pour le faire dénoncer, et cette dénonciation le porte aux nues. La curiosité réveillée par la crainte ou par la méchanceté voit des intentions secrètes, du sel masqué, des épigrammes couvertes, là où l'Auteur n'avoit rien soupçonné lui-même: et pendant cet intervalle l'on vend la moitié de son édition, et l'on retire ses frais.

L'ÉDITEUR. Quoi qu'il arrive, je ne changerai point mon titre. S'il a vieilli, c'est votre faute: Si l'ouvrage est mauvais, c'est la mienne; mais dans ce cas là, aucun titre ne justifieroit à mes yeux sa vente et ses succès.

LE CLUB INFERNAL.

PREMIÈRE SÉANCE.

PRÉSIDENCE DE ROBESPIERRE.

Habetis confitentes reos.

Il étoit près de dix heures et demie du soir quand Fouquier-Tinville arriva devant la porte d'airain du club infernal , gardée par le fameux cerbère , chien terrible et merveilleux , qui caresse les jacobins et dévore les aristocrates. Il regarda Fouquier d'un œil caressant , et ouvrant une seule de ses trois gueules , il lui demanda , d'un ton gracieux , sa carte de citoyen : — la voici. — Ton certificat de civisme ? — le voici. — Ton passeport ? — je le tiens. — Tes quittances de contributions mobiliaires de 91 et 92 ? — c'est cela. — Le don patriotique ? — je l'ai. — Ta vie politique ? — est faite. — Tes gardes ? — ont été montées etc. etc. — Tu es parfaitement en règle (1). On ne réunit pas plus

(1) Il y a déjà long temps qu'on a observé que ce ne sont pas les comptes les moins scrupuleusement réglés , qui sont dressés par les fripons. L'honnête homme qui marche à l'abri de sa conscience et sur la foi des traités , n'a pas besoin d'escorte , et n'en prend pas. Qu'arrive-

de preuves de civisme. Tu peux entrer; tu seras bien reçu.

Fouquier entra. La salle étoit éclairée par des lampions posés dans 45 cranes de fermiers généraux , lesquels répandoient une clarté plus rouge que le sang d'une pucelle. Au fond , sur un trépied ardent , étoit assis mollement Maximilien Robespierre , tenant sa mâchoire d'une main , et traçant de l'autre , avec un poignard , le vaste plan d'un cimetière universel. A gauche , on voyoit Lubin qui pleuroit , Henriot qui grinçoit les dents , Payan qui se les curoit , Lavalette qui prenoit du tabac , et Coffinhal qui lisait le *Journal Universel* d'Audouin.

A droite , Fleuriot se mordoit les ongles ; Chaumette récitoit un rosaire ; Hébert chauftoit ses fourneauz ; Dumas prenoit des mouches ; Sijas démuseloit un tigre ; Couthon méritoit un crime ; St.-Just écrivoit un rapport , et la canaille derrière.

A la vue de Fouquier-Tinville , tout le monde se leva ; tout le monde sauta de joie. C'étoit à qui l'embrasseroit. Le voici ; le voilà ; c'est lui ; c'est Fouquier. Où est donc Barère ? Où est Billaud ? Que fait Collot ? tout le monde

t-il ? c'est que les extrêmes précautions qu'on avoit prises contre les fripons , se trouvent uniquement dirigées contre les honnêtes gens.

parloit à-la-fois. C'étoit un train, c'étoit un vacarme à ne pas s'entendre. Le président avoit beau sonner une clochette plus grosse que celle de Moscou, personne n'écoutoit, personne n'entendoit; ou ne voyoit, on n'entendoit que le cher Fouquier. Dans ces momens d'ivresse, les talens s'oublient, l'autorité disparaît, la réputation s'évanouit.

Robespierre, l'homme du monde qui sait le mieux céder aux circonstances, (1) laissa passer l'engouement, et quand il vit que chacun commençoit à reprendre sa place et son rôle, il fit signe à Fouquier d'approcher.

Je t'aurois mieux aimé là-haut, lui dit-il, mais puisque te voilà descendu, comme nous, au séjour des morts, sois le bien arrivé : dis-nous des nouvelles !

Grand maître, s'écria Tinville, en s'inclinant profondément.....

Arrêtes, Fouquier, interrompit Coffinhal, il n'y a plus de grand maître ici. Tu es dans le séjour de l'égalité. L'égalité, là-haut, n'étoit qu'un mot dont nous autres fripons nous nous servions à propos pour asservir les dupes. Ici, force est de marcher sous le niveau. Toutes nos

(1) Robespierre a été peint à grands traits par Merlin de Thionville. Nous avouons que, depuis la renaissance de la pensée, rien ne nous a paru ni mieux écrit en biographie, ni plus curieux en histoire que le *Portrait de Robespierre*.

pensées sont sur nos lèvres ; toutes nos actions sont pesées dans l'inflexible balance de l'équité, tous nos cœurs sont à découvert.

HENRIOT : Le cœur de Coffinhal ! qui t'en a jamais soupçonné ?

COFFINHAL : Ce n'est pas Henriot peut-être, qui s'amusoit à pirouetter dans les airs, au lieu de rassembler ses canonniers autour de nous.

HENRIOT : Monstre ! sans ta brutalité nous serions encore en vie. (Bruit).

COFFINHAL : Sot ! sans ta bêtise, nous serions certainement les maîtres de Paris. (Murmures).

HENRIOT : Buveur de sang !

COFFINHAL : Fouetté et marqué . . . (Tapage... le président se couvre).

ROBESPIERRE : Mes amis, n'avons - nous pas promis d'oublier nos tons réciproques ; je sais ce qu'il faut accorder à la faiblesse, et ce qu'on peut reprocher à la malveillance ; mais ne troublons pas par des rixes particulières la joie universelle qu'inspire l'arrivée de notre ami Fouquier. Dis-nous, Fouquier, dans quel état tu as laisse la France ? que sont les jacobins, que font Piat et Gobourg ?

FOUQUIER : J'ai laissé à Barère le soin de vous dire en quel état est la France.

FLEURIOT : Je n'aime pas votre Barère ; ses

7

rapports uniformes, ambidextres, emphatiques, insignifiants m'ennuient à mourir : nous devrions bien choisir un autre rapporteur.

SIJAS : Un autre rapporteur, soit ; mais il faut convenir au moins que, si l'on en peut facilement trouver un plus vrai ou plus éloquent, vous n'en trouverez guères de plus adroit.

ROBESPIERRE : Que fait la Convention ?

FOUQUIER : Elle lutte contre l'intrigue et l'anarchie.

ROBESPIERRE : Le gouvernement ?

FOUQUIER : Il est divisé.

ROBESPIERRE : Les comités révolutionnaires ?

FOUQUIER : Ils tremblent.

ROBESPIERRE : Les jacobins ?

FOUQUIER : Ils sont traînés dans la boue.

Tous-à-la-fois : Trainés dans la boue !

DUMAS : Comment, les jacobins, ce pivot éternel de la révolution, ce foyer brûlant du patriotisme, ces rivaux indomptes des rois et des législateurs, l'espoir de la France, les colonnes de la liberté, les jacobins sont traînés dans la boue !

FOUQUIER : Hélas ! oui. La force de la vérité m'arrache des yeux affigés ; mais

puisque nous n'avons plus ni moyens, ni
intérêt de nous tromper, il faut bien se résoudre,
moi, à vous les faire, et vous à les entendre.
Le règne des jacobins est passé. Le peuple
même, qui fut si long-tems leur jouet et leur
victime, le peuple en demande hautement la
dissolution; et, de bon compte, ils la méritent
par leurs sottises encore plus que par leurs
crimes.

COUTHON : S'ils n'avoient que des crimes à
se reprocher, tout ne seroit pas perdu. On
palie des crimes (1), et nous avons laisse plus
d'un exemple de ce genre de plâtrage; mais
des sottises, tout le monde peut les juger!

ST. JUST : Qu'est donc devenue cette astuce
admirable, dont nous avons laissé tant de
leçons; cet art de mettre sur le compte de
ses ennemis ses propres sottises et ses forfaits?
Qu'est devenu l'esprit que nous avions légué,
en mourant, à Billaud, à Barère, à Collot,
vieux champions blanchis sous nos drapeaux?

(1) On est parvenu en effet, depuis quelque tems,
à tellement embrouiller les choses, les idées et les prin-
cipes, dans une langue si nouvelle et si amphigou-
rique, que tout est devenu problématique sous la
main hardie des prestigiateurs. Nous promettons de
donner un jour un développement curieux à cette
manœuvre inouïe dans l'histoire des révolutions.

FOUQUIER : Je ne sais , mais les vétérans ne paroissent plus sur la brèche . Si it faiblesse , soit politique , ils ont abandonné le champ de bataille à des blancs-becs , à des avortons révolutionnaires , qui sont plus bêtes que méchants ; mais qui , pour vouloir toucher à tout , ont tout gâté .

LAVALETTE : Mort de ma vie ! les chefs se cachent dans un moment de crise ! c'est une jeansoutrerie punissable .

ROBESPIERRE : C'est quelquefois une sage politique .

HÉBERT : Le jeans..... se souvient du 10 aout et du 31 mai . (1).

ST-JUST : Mais enfin qu'est-ce qui paroît à la tribune ? quels sont nos successeurs ?

FOUQUIER : Des Caraffe , des Bouin , des Fayau , des Duhem , des Duperret , des Gautherot , &c. tous personnages aussi nouveaux , que leurs noms sont ridicules .

ROBESPIERRE : Les noms ne font rien , le talent fait tout .

(1) On sait que Robespierre étoit , pendant ces deux crises , caché dans le fond d'une cav et gardé par 30 braves sans-culottes . Nous connaissons plus l'on autre brave orateur à la tribune , qui ne fut pas moins prudent pendant ces mêmes crises . Vous les connaîtrez quand il en sera temps .

HÉBERT : Je ne connois point ces B... là.

CHAUMETTE : Ni moi non plus : ont-ils passé au scrutin ?

COUTHON : D'où ça vient-il ? quels sont leurs moyens ? leurs vertus ?

FOUQUIER : Ils viennent de je ne sais où : leurs moyens sont dans leurs poumons. Ils crient à tue-tête , ils hurlent le patriotisme : ils singent Robespierre ; ils répètent toutes ses phrases contre le modérantisme et l'aristocratie. Avec les mots de liberté , de salut du peuple , de patriotes et d'aristocrates , ils composent des discours que les sots applaudissent , mais dont le peuple se moque ; des discours prononcés dans le *Journal de la Montagne* , et portés par tous les espions de police.

LUBIN : Les séances doivent être curieuses ?

FOUQUIER : Curieuses , la première fois ; ennuyeuses du reste .

DUMAS : Risquons l'ennui : donnez - nous un échantillon de la pièce .

FOUQUIER : Je le veux bien ; mais songez que je ne serai qu'historien. (1).

(1) Si quelques uns des douze mille mouchards , et des cinq à six cent Marseillais , répandus encore dans la ville , et payés par les prêtres de Robespierre , nous accusaient d'avoir changé l'histoire en

A peine le procès-verbal , tant bien que mal écrit , e t il lu par un secrétaire qui ne sait pas lire , que *Caraffe* monte à la tribune , secoue la tête , roule ses yeux et s'écrie sans préambule :

“ V oyez-vous l'aristocratie qui a le rire sardonique sur les lèvres , et le poignard dans les mains . Elle triomphe aujourd'hui ; mais patience , les Jacobins vont développer leur énergie révolutionnaire : ils chasseront de leur tribune et de leur sein tous ces modéres qui prêchent la justice , et calomnient la terreur ; tous les aristocrates qui veulent tuer la liberté , avec la liberté de la presse ; tous les gens suspects qui ne pensent pas comme nous . ”

Duperret succède à *Caraffe* : il ôte et remet son chapeau deux fois , tousse comme un capucin , et d'un ton nasillard il dit : “ R evenons aux principes : d'après les principes , il ne peut exister de fraternité entre les patriotes et les aristocrates , entre le crime et la vertu . ”

ROBESPIERRE : Ce *Duperret* est un vil plagiaire qui me pille assez crûment n'importe , voyons !

DUPERRET : savez-vous comment on peut distinguer les patriotes d'avec les aristocrates ?

satire , nous les engagerions à relire les séances de la société des 11 , 15 , 17 fructidor , et nous ajouterieons : Pourquoi travaillez-vous de manière à mettre la satire en histoire ?

FLEURIOT : Diable ! ils en sont déjà aux définitions élémentaires ?

PAYAN : Rien d'étonnant ; les définitions doivent changer avec les choses , et les choses ne sont plus ce qu'elles étoient il y a cinq ans , il y a six mois. Les aristocrates d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus à ceux de l'an passé , que les Jacobins conduits par Marat . ne ressemblent aux Jacobins menés par Collot. Tallien est un aristocrate aujourd'hui , et c'étoit un enrager il y a 18 mois. Ainsi dans les révolutions , les mots de *patriotisme* et de *vertu* n'ont rien de fixe , rien de bien défini. Tous les partis s'en emparent , et affublent leurs ennemis de la couleur la plus généralement proscrite. Tant que l'aristocratie sera la tête noire du peuple , les populaciens appelleront *aristocrates* tous ceux qui auront la témérité de soulever un coin du voile qui couvre leurs manœuvres. (1)

DUPERRET : Les aristocrates sont ceux qui

(1) Les aristocrates sont les ennemis du peuple ; les ennemis du peuple sont les délateurs gagés , les aboyeurs de section , les buveurs de sang , les partisans de la terreur , les fonctionnaires ineptes ou infidèles , les protées révolutionnaires , toujours à l'affût des circonstances , toujours prêts à changer de livrée avec l'idole du jour : voilà les aristocrates , voilà les ennemis du peuple , et il importe de les faire connoître.

courrent les places , les spectacles et les bordels. Ils rient haut , crachent loin , voient de près , mangent des melons ananas chez Véri , et lisent la Correspondance politique . Les patriotes , au contraire , fuient les places lucratives , dénoncent les artistes des théâtres , abhorrent les filles. Ils ne voient dans les filles que des objets de luxure , dans les spectacles que des sujets de scandale , et dans les places , que des moyens de corruption.

HÉBERT. : Quel f.... gallimathias ! qu'est-ce que tout cela fait au patriotisme ?

DUPERRET : Je n'en sais rien ; mais il est nécessaire que les patriotes , c'est-à-dire , les jacobins , relèvent une tête fière , et sur-tout n'ayent pas peur. La peur est le partage des lâches et des aristocrates.

LUBIN : Encore les aristocrates ! c'est le pont aux ânes.

ROBESPIERRE : Qu'importe ? pourvu qu'à la faveur de cet adroit machiavélisme , on brouille les cartes de plus en plus.

ST.-JUST : Ce machiavélisme est connu et rebattu *uque ad nauseam*.

ROBESPIERRE : Il n'en réussit pas moins , et il réussira toujours avec un peu d'adresse ou d'audace.

DUPERRET : Nous manquons de l'une et de l'autre. Moi, qui vous parle, j'avouerai franchement que le tyran m'a fait peur.

ROBESPIERRE : Et ce fut l'effet d'un seul regard.

HENRIOT : Comment oses-tu donc, après cet aveu, traiter les aristocrates de lâches ? il faut être bien impudent !

DUPERRET : Mais aujourd'hui que le tyran est mort, je brave la tyrannie, et je dis hautement qu'il faut livrer un combat à mort à tous les insolens qui osent imprimer leurs pensées, et à tous les impurs qui entretiennent des filles.

CHAUMETTE : Cela n'a pas trop le sens commun, mais c'est bon. On ne sait pas assez combien les filles font de tort à la révolution : et j'ai toujours eu bien soin de les recommander dans mes requisitoires.

HEBERT : Tes f....s requisitoires sont oubliés. Tu écrivois pour les épiciers.

CHAUMETTE : Et toi pour les charniers.

HEBERT : Tu me répétois sans esprit.

CHAUMETTE : Et tu copiois Robespierre sans pudeur.

HEBERT : Tu n'étois qu'un sale maître d'école.

CHAUMETTE : Et toi un insolent muscadin.

(On crie à l'ordre.)

ROBESPIERRE : Citoyens ; n'allons pas donner à nos ennemis le scandale d'un schisme ouvert parmi les patriotes. Il faut que la vanité céde à la vertu, et que le crime ne puisse nous reprocher de sacrifier la patrie à nos ressentiments.

(On rit.)

LEVASSEUR, arrivant tout essoufflé des départemens, demande la parole pour une motion d'ordre. « Qu'est-ce que j'entends dire, citoyens ? Est-il bien vrai qu'on ait ouvert les portes aux prisonniers ? Est-il vrai que la terreur ne soit plus à l'ordre du jour ? Hélas ! je ne le vois que trop à la joie qui règne sur le visage des Français, et la pâleur qui couvre les vôtres. Si Pitt et Cobourg étoient en prison, je crois que tous les contre-révolutionnaires se donneroient le mot pour les élargir.

LUBIN : Quel effort d'imagination !

LEVASSEUR : Ecoutez jusqu'au bout. On ne peut se dissimuler qu'il existe un système affreux d'oppression, un système infernal, un système renouvelé des Cazalés, des Brissot, des Hébert, pour persécuter les patriotes et rendre la liberté aux aristocrates.

HEBERT : Ces bougres-là raisonnent comme de f... cruches. Si le système qui a ouvert les prisons est contre-révolutionnaire, il ne peut l'être que parce qu'ou y auroit renfermé que

des aristocrates , et dans ce cas , je n'en serois point un . Si au contraire , j'y ai fait renfermer des patriotes , pour , en exagerant , ainsi que mon patron , toutes les mesures révolutionnaires , dégoûter de la révolution . le système qui les élargit n'a donc rien d'affreux , rien d'étonnant , rien de contre-révolutionnaire : ce n'est pas le tout que d'être essoufflé comme un bœuf , de faire des saignées de cheval au Mans , et des motions d'ordre à Paris , il faut savoir raisonner .

LEVASSEUR : On nous écoute sans cela . Dans peu de jours je ne raisonnierai pas davantage , et pourtant je débiterai un grand discours dans lequel je dévoilerai le système d'oppression qui règne tant à Paris que dans les départemens .
(Mouvement de surprise .)

HENRIOT : Pourquoi ne pas le dévoiler tout de suite .

LEVASSEUR : C'est que nos adresses ne sont pas encore faites ; nous en faisons venir de tous côtés .

HENRIOT : Fabriquées à Paris , n'est-il pas vrai ?

DUQUESNOI : Sans doute ; mais moi qui n'ai pas besoin d'adresse pour parler , je vous préviens simplement que j'avois envoyé du Pas-de-Calais , 57 individus au tribunal révolution-

naire, mais par un scandale inouï, mes pièces sont égarées, et voilà mes 57 moutans prêts à être élargis : n'est-ce pas révoltant !

COFFINHAL : C'est ce coquin de d'Obsent qui aura soustrait les pièces pour les examiner !

DUQUESNOI : Je n'en sais rien, mais il est sûr au moins que tout languit, que tout va mal depuis qu'on examine les affaires. L'examen des affaires est la mort du gouvernement révolutionnaire, et le triomphe de l'aristocratie.

Or, je dis que pour mettre fin à tous les maux passés, présens et à venir, il faut compimer fortement les aristocrates. En révolution il ne faut jamais regarder derrière soi, mais écraser sans pitié tous nos ennemis qui sont aussi ceux du peuple.

FAYAU : *Écraser* est le mot. Oui, écrasons la tête insolente de l'aristocratie contre les colonnes de la liberté. Depuis plusieurs jours l'aristocratie reparoît sur la scène, et déjà les signaux sont donnés pour attaquer les patriotes ; déjà les prisons sont ouvertes ; déjà les détenus ont mis le feu à la bibliothèque et à la poudrière de Grenelle ; déjà ils ont assassiné Tallien. (huées.)

ROBESPIERRE : Plus cette accusation est abusée, plus elle aura de succès.

FAYAU : J'en doute à cause de la liberté de

la presse qui renverse toutes nos mesures , et démasque toutes nos batteries : mais nous ne voulons rien avoir à nous reprocher.

Déjà l'on prépare des mèches phosphoriques pour faire sauter la convention. Déjà les émigrés arrêtent leurs logemens dans le faubourg St Germain. — Les patriotes resteront-ils témoins impassibles de ces nouvelles manœuvres ? non : le peuple écrasera de sa puissante massue cette horde de Pigmées qui ose attenter à sa liberté. Les Jacobins arrêteront ce scandale en signalant tous ces scélérats. (1)

Robespierre qui s'étoit endormi pendant cette dernière tirade , tombe sur Fleuriot , qui tombe sur Chaumette , qui tombe sur Hébert , qui tombe sur Couthon qui tombe par terre : tout le monde de rire , comme on rit aux enfers , comme on rit quand on se brûle.

COFFINHAL : Je ne sais pas si cette chute est riible , mais elle me semble présager celle de tous nos amis.

(1) On dit qu'il y a cinq à six cents coupe-jarrets , tous prêts et qui n'attendent que ce signal. Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'un de nos amis a été menacé au caveau par quatre grands coquins , pour avoir acheté le troisième numéro de l'*Orateur du peuple*.

DUQUESNOT : En attendant , nous avons mis l'explosion de la poudrière de Grenelle sur le compte de l'aristocratie .

HENRIOT : Vous l'avez mise tard , car on assure ici que le jour même de l'événement , vous accusiez l'aristocratie d'en grossir les accidens ; certes on ne voit pas tout d'un coup quel intérêt les aristocrates avoient alors de grossir , avec leurs torts , le nombre de leurs ennemis .

GAUTHEROT : Ah ! c'est qu'alors nous n'étions pas sûrs de notre fait . Nous tâtonnions l'opinion .

ROBESPIERRE : Qui tâtonne est perdu . Pour se rendre maître de l'opinion , il faut savoir la dévancer .

BOUIN : C'est vrai , et je reproche aux jacobins de rester derrière l'opinion . Je jure par le ciel que la contre-révolution est faite , si les patriotes ne se hâtent de prendre de grandes mesures , si l'on ne déporte promptement les prêtres , les nobles , les riches , les marchands , les artistes , les commis , les chefs de bureau , les juges de paix , les généraux et toute la séquelle aristocratique qui pèse sur la terre de la liberté (1) .

(1) Que restera-t-il en France ? des Jacobins... Qui gouvernera ? des Jacobins... Qui nous donnera du pain , de la viande , de la chandelle et du sayon ? des Jacobins . Qui écrira l'histoire ? des Jacobins . Et puis le règne d'Astrée , le siècle d'or , les fleuves de lait , un pays de Cocagne : cela est sûr , car les

LACOMBE : Je dénonce nominalement cinq intrigans, coalisés pour demander la liberté de la presse. Le premier, c'est *Dufourni*, qui nargue tous nos orateurs ; le second, c'est *Lavaux*, qui se croit plus d'esprit que nous ; le troisième, c'est *Boissel*, qui flétrit en principes ; le quatrième, c'est *Réal*, qui m'a traité de mauvais citoyen ; le cinquième enfin, c'est *Yon*, que je regarde comme le coupe-jarret de la faction.

ISORÉ : Je m'attends bien que l'on dira que les jacobins ne veulent pas de la liberté de la presse ; mais c'est une calomnie. Les jacobins veulent cette liberté pour eux, et non pas pour les contre-révolutionnaires.

MONESTIER. Déclarons que la liberté de la presse existe autant qu'elle peut exister, c'est-à-dire, pour nous et nos amis, et que toute autre question soit ajournée jusqu'à la paix.

DUHEM s'efforce vainement de parler : sa langue collée à son palais lui refuse le service ; il se fait apporter cinq à six verres d'eau, et faisant d'incroyables efforts, il parvient à dire : savez vous mes amis de quoi on m'accuse ? on m'accuse d'avoir assassiné Tallien ! je suis

Jacobins le disent. Et nous pouvons juger de ce qu'ils disent par ce qu'ils font, et de ce qu'ils feront parce qu'ils ont fait.

d'une colère épouvantable ! je ne me connois plus ! moi , un assassin ! mais je sais d'où cela vient. Les crapauds lèvent la tête hors du marais ; nous les connoîtrons mieux , et nous les tuerons plus facilement . . . (Signe d'improbation).

ROBESPIERRE : Quelle gaucherie d'aller se démasquer soi-même ! il faut que ce Duhem soit vendu à nos ennemis . . .

FOUQUIER : Je serois tenté de le croire d'après sa conduite , si je ne connoissois toute sa bêtise ; mais c'est toujours une imprudence de la part des chefs d'employer de pareils instrumens . . . Je crois au reste que cet échantillon suffit pour vous donner une idée de l'esprit qui règne dans la société , et pour justifier ce que j'ai dit plus haut que les jacobins étoient traînes dans la boue (1).

COUTHON : Ils se relèveront.

FOUQUIER : Je n'en crois rien : le peuple a prononcé leur arrêt.

(1) L'accueil que le public fait depuis 15 jours à une foule de pamphlets , qui n'ont rien de piquant que la hardiesse avec laquelle ils attaquent une vieille idole , prouve plus que tout le reste que le peuple est las de cette vieille idole qui aura le même sort que toutes les autres.

COUTHON : Ils ont dans leur immense correspondance, d'immenses ressources.

FOUQUIER : En coupant la tête, on tuera la queue.

SI-JUST : Ils ont les comités.

FOUQUIER : On les renouvelera.

ROBESPIERRE : Que fait le département ?

FOUQUIER : Il a remplacé la municipalité, et en a pris l'esprit.

ROBESPIERRE : Le tribunal révolutionnaire ?

FOUQUIER : Il n'est pas encore parfaitement épuré, mais en général, il juge avec sagesse, et il paroît environné de l'estime publique.

ROBESPIERRE : Les agences ?

FOUQUIER : Se comportent avec une indécence ou une ignorance des principes qui désole tous les citoyens et perd la chose publique.

ROBESPIERRE : La perte de la chose publique est un petit mal pour elles et pour moi, mais j'ai grand peur que tant de maux accumulés, tant d'extravagances commises, tant d'intrigans démasqués, ne culbutent enfin toute notre chère besogne, et ne réveille le peuple, si long-temps endormi par nos contes, et si cruellement trompé par nos impostures. Flétris par tant de trahisons si lâches, dégoûtés de tant

de charlatans si bêtes , les Français finiront par écraser à la fois , tous les traîtres et tous les charlatans privilégiés..... Je vois s'approcher l'instant où le bon sens et la justice feront enfin la distinction trop long-tems incertaine , entre les patriotes et les aristocrates , entre les bons et les mauvais citoyens . Quel que soit l'ascendant de l'intrigue sur la vérité au tribunal de l'amour-propre , celle-ci finit par gagner son procès devant celui de la raison : j'en suis la preuve la plus complète et la plus déplorable . Malheur donc aux Jacobins démasqués , malheur aux comités révolutionnaires ; malheur aux agences perfides ou ineptes des subsistances (1) ; malheur enfin à toute cette ligue sacrilège de fripons , de royalistes , d'éminigrés et de sots aboyeurs , qui , marchant sur mes traces , en me vouant à l'infamie , croient pouvoir ressusciter mon système , et achever sans talens l'ouvrage qui m'a coûté cinq années de travaux pénibles , d'efforts de

(1) Un agent des subsistances nous dit un jour spirituellement , qu'il valoit mieux laisser enfreindre les lois que de les faire interpréter par ceux qui sont chargés de leur exécution : voilà pourquoi on défend tous les jours de laisser sortir du pain de Paris , et voilà pourquoi il en sort une prodigieuse quantité .

génie et de crimes inouïs. J'ai dit : *La séance est levée.*

P. S. Le noir courrier qui nous apporta hier la séance infernale que nous publions aujourd'hui, nous a donné sa parole d'honneur de revenir avant quinze jours avec des dépêches encore plus intéressantes, de nouvelles plus fraîches et des commentaires plus piquants. Ce qui nous a le plus touché, c'est qu'il nous a bien assuré que la prochaine séance seroit farcie de grandes vues politiques, à l'usage du *Moniteur*, de belles maximes de morale tirées de Gordon et de Machiavel, et de jolis traits historiques pour servir de matériaux à l'histoire de la résolution ; le tout propre à enrichir les faiseurs de collections, et capable d'étonner les gens qui s'étonnent le moins. Il faut croire au reste que la malveillance, toujours prête à nous jeter le chat aux jambes, saura distinguer ici l'auteur d'avec l'éditeur ; et que si elle est déterminée à poursuivre l'un jusqu'aux enfers, il faudra bien qu'elle se contente de dénoncer l'autre aux Jacobins ; et ce n'est pas de tous les malheurs celui qu'il redoute le plus. *Au revoir*

PILPAY.

SECONDE SÉANCE DU CLUB INFERNAL.

PRÉSIDENCE DE FOUQUIER-TINVILLE.

Ridiculum acri. . . . Hor.

Cette séance s'ouvit, comme tout le monde sait, par la lecture de la correspondance. Les sociétés populaires de Dijon , de Rennes, de Marseille, d'Arras, de Chambery , etc., écrivent pour faire des complimens de condoléance à la société , pour l'inviter à reprendre son énergie révolutionnaire , pour l'engager à déjouer tous les complots des royalistes et de la convention , pour manifester leur adhesion à ses travaux , et leur attachement à Vadier , Babeuf , Collot et compagnie... .

Applaudissemens réitérés, insertion au bulletin , impression et envoi aux 192 mille sections des enfers.

Les comités révolutionnaires de Laon, d'Autun , des Gravilliers et de Toxic dendros se plaignent d'abord de leur chute , et puis des persecutions qu'éprouvent par tout les patriotes de la part des propriétaires, des artisans, des cultivateurs, des marchands, des journalistes, de Freron, des Babeuf, et des représentans du peuple, tous aristocrates, tous

royalistes, et qui, n'ayant rien à faire, s'amusent, depuis un mois, à décocher des traits malins contre les jacobins, et à éguiser des poignards contre la liberté.

Renvoyé au comité de correspondance, avec injonction d'examiner sur-le-champ si ces plaintes sont fondées.

A ces lettres se joint une adresse de la Vendée, qui finit ainsi : „ Nous attendons l'effet de vos promesses ; nous nous battons doucement en retraite, jusqu'à ce qu'il vous plaise nous donner le signal de la victoire. Alors nous volerons à votre secours. Nos ennemis sont les vôtres ; vos intérêts sont les nôtres. Nous établirons des guillotines dans toutes les villes, des glacières dans toutes les campagnes, des bateaux percés sur toutes les rivières. Vive la République, et ça ira „ .

BARÈRE entre au milieu des applaudissements qui le suivent jusqu'à la tribune. Il promène son œil protecteur sur les bancs, sourit aux tribunes et dit :

„ Le ciel qui toujours veilla sur les destinées de la France, vient de la délivrer de ses plus dangereux ennemis. Vous entendez bien, messieurs, que je veux parler des jacobins.

..... A ce mot, toute l'assemblée s'ébranle à la fois. Un bruit épouvantable, parti du haut de la montagne, se prolonge dans la plaine et va se perdre dans le marais. Tout le monde se précipite ; on se menace, on s'injurie. La montagne tombe sur la plaine ; la plaine se relève sur la montagne. Les vociférations les plus injurieuses, les menaces les plus ex-

pressives, les soufflets les plus éclatans volent, sifflent, se donnent et se rendent tour-à-tour... Du milieu de cette infernale cohue, une voix s'élève au-dessus de toutes les autres, une voix de *Stentor* qui crie de faire silence.

Ainsi Neptune au milieu des flots agités.... mais tout le monde sait ma compaiison.

Cette voix étoit celle de *Danton*. Elle ébranle les voûtes de la salle, épouvanter *Robespierre*, et fait taire tout le monde.

Président, je demande qu'en vertu de la liberté des opinions établie par nos réglemenrs, vous mainteniez la parole au rapporteur, et je déclare d'avance ultra-révolutionnaires tous ceux qui l'interrompront.

Bâtrere continue. Vous entendez. Messieurs, que je veux parler des Jacobins. Les Jacobins, qui sembloient tenir dans leurs mains puissantes le bout de ce conducteur électrique qui devoit embraser Paris et faire sauter l'Europe, les Jacobins trahis, délaissés, méprisés, sont morts depuis le rapport de Treilhard.

Hé bien, Messieurs, c'est à l'enfer qu'il appartient de les venger. C'est ici le moment de déployer toute votre énergie; et je dis que cette circonstance est celle où vous devez, toute affaire cessante, vous occuper des moyens de rendre à l'opinion son cours, et son éclat à la liberté. N'attendez pas, pour regagner la faveur du peuple Français, que tous ses ennemis extérieurs soient en déroute complète, et que les ennemis de l'intérieur, vaincus par la force de la Convention, abjurent

leurs erreurs, et reconnoissent sa légitime autorité. Déjà Cobourg songe à faire évacuer Maestricht et Breda. Déjà la Hollande prépare ses flottes pour se sauver à Batavia. Déjà les tyrans d'Espagne, de Frasse, rêvent aux moyens de demander la paix avec le moins de honte et de perte possible. Déjà la Vendée, dont j'ai tant parlé, est réduite aux abois. Déjà le commerce commence à se raviver, l'industrie à renaitre, la justice à protéger l'innocence et les propriétés... N'attendons pas plus long-temps. Voici l'instant, Messieurs, de reprendre l'attitude imposante qui doit renverser tous les projets de nos ennemis, et nous replacer au poste honorable que des intrigues tenebreuses nous ont forcé d'abandonner. C'est l'instant d'extirper, jusqu'à la racine, cette infâme aristocratie, qui a renversé notre crédit, desséché nos canaux d'abondance, intercepté nos correspondances, dépopulaiisé nos chefs. C'est l'instant de terrasser cette odieuse Convention, qui voudroit assurer à nos dépens la liberté au commerce, le repos à l'innocence, la franchise à la société, le courage à la vertu, la moralité aux tribunaux, la confiance au gouvernement, le bonheur au peuple le plus généreux, le plus sensible et le plus humain de l'univers. (1)

(1) On sent bien qu'en parlant ainsi du peuple Français, je n'ai point entendu parler du peuple des Jacobins, de ce peuple qui suivoit la guillotine avec des cris de joie féroce, de ce peuple qui égorgé et qui pille, de ce peuple qui s'enivre tous les soirs avec l'argent qu'il reçoit tous les matins... Ce n'est pas là le peuple Français. Etrangers, chez

Tout l'univers a les yeux sur nous... (huées des tribunes), tout l'univers implore nos lumières et notre secours (murmures dans l'assemblée); tout l'univers sait que ce fut toujours sur le bord des abîmes que les Jacobins remportèrent les plus éclatantes victoires; tout l'univers... .

ROBESPIERRE. Tout l'univers se moque de nous, de toi, de tes fanfaronnades, et de votre toute crédulité à tous tant que vous êtes ici. Il ne faut pas que ce Barère ajoute à nos douleurs physiques le tourment de ses rapports, mille fois plus insupportables.

Barère descend de la tribune, au milieu des huées générales. Il faut avouer, disoit-il en s'en allant, que je joue depuis quelque temps, d'un grand malheur. Homme des uns, abhorré des autres, proscrit sur la terre, méprisé aux enfers, que vais-je devenir? que serai-je?

Te pendre, lui cria Camille Desmoulins,

VADIER se plaint des calomnies atroces dont il est devenu l'objet innocent, depuis une quinzaine de jours. Il assure que six années de vertus auraient bien dû lui mériter un autre sort. Il proteste contre tous les rap-

qui on nous calomnie; venez, venez au théâtre de la République, et vous y verrez ce bon peuple applaudir aux scènes d'humanité et aux leçons de vertu, dont si souvent il vous offrit le modèle. Venez dans nos campagnes; venez dans le sein de nos familles, venez... mais non, ne venez pas encore: la guerre nous sépare.

prochemens faits ou à faire entre sa conduite ancienne et sa conduite moderne entre ses principes de 1790, et ceux de 1794. Il n'a jamais changé ni d'esprit ni de principes; il n'a changé que de langage; et ce n'est pas sa faute, si l'on ne veut pas demêler ses véritables intentions, à travets ses apparentes contradictions.

LEONARD-BOURDON : Il s'agit bien d'examiner ici les principes de Vadier, ou de venger les querelles d'un individu. Un plus pressant besoin m'amène devant vous, et un plus puissant intérêt doit animer la société. Je viens vous dénoncer la France entière !

Tous, avec l'air excessivement ébahis....
La France entière !

LEONARD-BOURDON. Oui, messieurs, la France entière ! toute la France est complice des horreurs qu'on vomit contre nous. (1) On nous accuse de tous les crimes: on nous déchire de toutes parts. Tantôt on nous traîne sur la claire; tantôt on nous cible de ridicules. Des grimauds, qui n'ont jamais manié la plume, se croient déjà les successeurs de Juvenal ou de l'Arioste, parce qu'ils nous sanglent des coups de fouets à tour de bras. Celui-ci nous accuse de crucifier la République; celui-là nous soupçonne de boire du sang

(1) C'est une amende honorable que la France entière doit à la justice, pour avoir souffert trop long-temps votre existence; et c'est une réparation qu'elle doit à l'Europe, et qu'elle se doit à elle-même, pour avoir été soupçonnée d'être la complice de Robespierre.... Si ce n'est pas là de la politique à l'usage du Moniteur, j'ai tort.

humain. Les uns nous font avouer plattement nos sottises ; les autres révèlent honteusement nos manœuvres ; tous assurent que les plus grands scelerats sont sortis de notre sein : on cite à l'appui de cette extravagante opinion, Mirabeau, les Lameth, Barnave, la Fayette, Dumouriez, Montesquiou, Hébert, Ronsin, Mazuel, Maillard, Grammont, Momoro, Cœtzez, Delfieux, Danton, Robespierre, David, Couthon et Barrière.

BARERE. Parbleu ! je ne suis pas encore mort : on pourroit bien attendre.

LEONARD BOURDON. Dans une foule de brochures impertinentes, qui se vendent avec un succès étonnant, et qu'on lit avec un incroyable plaisir, on explique avec une clarté perfide les ténébreuses manœuvres employées par nous, tantôt pour soutenir le peuple à l'aide des disettes tactiques, tantôt pour dégénérer les patriotes de la révolution, par les exagérations, les sottises, les secousses, les inquiétudes, et les maux de toute espèce, dont on n'entrevoit ni le terme, ni le remède.

Volla, citoyens, ce que je viens vous dévoiler de toutes mes forces. Vous avez besoin de toutes les vôtres pour résister à ce tonrent d'injures et de mépris ; vous vous leverez en masse pour combattre cette foule d'ennemis. Plus vous ayez d'ennemis, plus vous aurez d'audace ; plus vous aurez d'obstacles à vaincre, plus vous aurez de gloire aux yeux de la postérité, qui vous contemple. (On rit.)

COLLOT-D'HERBOIS : Je ne sais pas si la postérité nous contemple ; mais il est sûr que nos contemporains nous abhorent. Hé ! qu'avons-nous fait pour cela ? détruit une des plus belles villes manufaturières de l'Europe , fusillé 4 à cinq mille pères de famille , brûlé 7 à 8 mille châteaux qui lotine quarante mille personnes de tout âge et de tout sexe , incarcéré quatre cents mille français , et pour longtemps épouvanter tous les autres . Voilà les péccailles qu'on nous jette à la tête ; voilà les misérables forfaits dont on nous accuse . En vérité , ce n'est pas la peine d'en parler . Si j'en avois cru mon courage , j'aurais bien autrement mérité leurs reproches (1) . Je vois , au reste , que les aristocrates en prennent occasion de nous calomnier , de nous persécuter , et de conspirer jusques dans les boudoirs infâmes des courisanes ; c'est du milieu des orgies les plus scandaleuses , qu'on balance les destines de la République ; mais si nous nous revêtiions une fois , notre réveil sera celui des géants devant des pigmées , de Gulliver dans l'isle de Lilliput . Si nous voulons tenir d'une main ferme les rênes d'un gouvernement robuste , la liberté sera encore une fois sauvée par les jacobins .

BILLAUD : Il ne s'agit pour cela que de s'entendre . Notre union devient plus nécessaire que jamais . J'ai en outre à vous proposer trois

(1) En auroit-il plutôt évité son sort ? Non , la perversité hait elle même la moitié de son venin . — Nous cherchions l'occasion de placer une maxime de morale . La voilà .

moyens infailables de relever notre crédit , de combattre l'aristocratie et de sauver la patrie. Le premier , c'est de maintenir scrupuleusement la loi du *maximum* : le second , c'est de rétablir les anciens comités révolutionnaires (1.) : et le troisième , de rendre les quarante sols aux aboyeurs des élections.

CHABOT : Je m'empare de la loi du *maximum*. L'idée m'en appartient : je la réclame exclusivement : on sait que c'est moi qui le premier la proposai à la Convention , malgré les reclamations de tous les gens éclairés , malgré les cris de ma conscience , malgré tous les malheurs qu'on me faisoit entrevoir. Mais Pitt m'avoit acheté ; je le lui avois promis , et vous avez tenu ma parole. Au reste c'étoit bien la mesure la plus lausse et la plus propre à tourmenter le peuple , et à faire fuir toutes les denrées. Cette mesure se trouvoit dirigée en apparence contre les marchands et les accapareurs ; et c'est elle qui a le plus favorisé les accapa-

(1) Nous avons promis des anecdotes. Nous citerons celle-ci qui tiendroit sa place dans la meilleure comédie , si on pouvoit l'isoler des atrocités dont nous avons été les déplorables victimes. Un prisonnier suspect , comme tant d'autres , comme tant d'autres demandoit vainement les motifs de son arrestation ; après 8 mois de sollicitations , 80 mémoires et 1200 heures d'antichambre aux différents comités , sa femme obtient enfin ces tant désirés motifs : et les voici littéralement . « Attendu que ledit citoyen a été incarcéré plusieurs fois dans l'ancien régime pour avoir écrit contre la cour , arrêté comme royaliste

reurs et les marchands. Ses effets cruels portent en dernière analyse sur le consommateur et l'artisan. Plus les loix coercitives sont sévères, plus la contrebande est active pour les tromper, plus les honnêtes gens sont comprimés, plus le gouvernement est près de sa ruine. Oui, Billaud a raison : maintenez le *maximum*, et bientôt vous régagnerez tout le terrain que vous avez perdu.

CARRIER : Moi, j'insiste pour qu'on rende aux anciens comités révolutionnaires toute leur force et toute la confiance qu'ils méritent. Il faut qu'armes de la masse du peuple, ils continuent d'incarcérer sans pitié, de voler sans scrupule, de dénoncer sans motifs ; il faut qu'ils se recrutent parmi les brigands de la Vendée, les laquais des ci-devant, les escrocs de Pezenas, et les proxénètes des impures. Il faut qu'ils correspondent avec les jacobins, qu'ils subjuguent les sections, qu'ils accaparent la chandelle et le savon, qu'ils inspirent la terreur, et qu'ils puissent même donner la mort. Que la mort soit à l'ordre du jour ; que la mort soit dans toutes les bouches, sur tous les visages et sur tous les murs. Il faut que ces comités soient composés de 20 membres, et qu'il y en ait un dans chacune des 45 mille municipalités, ce qui nous assure tout-à-coup 900 mille champions toujours prêts à soutenir nos intérêts, toujours intéressés à partager notre bonne et notre mauvaise fortune. J'appuie donc de tout mon pouvoir la proposition de rétablir les anciens comités révolutionnaires, et sur-tout celui de Nantes.

DANTON : le troisième moyen proposé par Billaud n'est pas le moins efficace. Lorsque je fis décreté qu'en accorderoit 40 sous à tous les sans-culottes qui assisteroient aux assemblées générales , aucun de vous , je pense , ne fut la dupe des motifs que je mis en avant pour appuyer ma proposition ; aucun de vous ne crut que je voulusse réellement favoriser la classe honorable et indigente qui se déterminoit à faire succéder les délibérations sur les affaires politiques à ses occupations journalières. Non : je ne songeois qu'à m'assurer les moyens de payer une douzaine de partisans dans les sections , une douzaine d'abeyours qui recevoient la paye journalière en gros lots , et ne la rendoient que par foibles lambeaux ; une douzaine de gascons (1) , qui ne tenoient à personne qu'à moi qui les payois... Ce projet étoit bien conçu , mais mon éternel rival , mon lâche ennemi , ce scélérat de Robespierre s'en empara et le tourna contre son auteur mal avisé.

Mais pour avoir assez mal réussi , il n'en est pas moins bon , et j'insiste pour qu'on le mette aux voix.

BILLAUD. Ainsi vous pensez tous que mes trois moyens sont bons et qu'ils sauveront la patrie. Vous pensez tous qu'il faut maintenir le maximum , rétablir les anciens comités révolutionnaires , et rendre les 40 sous aux sections .

(1) On a de tout temps vu beaucoup de gascons à Paris ; mais jamais autant que depuis 5 ans. Les cafés , les spectacles , les jardins , les bureaux , les administrations , et les comités sont remplis de gascons , aussi les gasconades ne sont pas rares.

Oui, oui, s'écrie-t-on de toutes parts.
COUTHON demande qu'on mette le projet aux voix.

MALLAIS du Temple dit qu'il n'en est pas besoin, qu'il est adopté par acclamation, et qu'on doit se hâter de rédiger une adresse aux 48 sections de Paris, et aux sociétés populaires de Marseille, de Rennes et de Dijon, pour obtenir leur feuille et leur communiquer celui de la société.

Les citoyens Dutil, auteur du siège de Thionville, Martin, juge de paix, Vassal et Boisot sont nommés pour la rédaction de l'adresse et de l'arrêté.

BARÈRE demande par article additionnel, qu'on re-passe Fouquier-Tinville à la barre du tribunal révolutionnaire, et qu'il commence ses fonctions par le procès de Fréron. (Adopté)

FOUQUIER saute de joie, et s'écrie : je le savais bien que mon innocence seroit reconcue, hautement reconnue : c'est le produit composé de mon mémoire et de l'amitié de Barère. Il est bien fait mon mémoire ! très-bien fait, n'est-il pas vrai, messieurs ?

DUMAS : Il est lourd, diffus, plat et sotissier ; un style de procureur, des phrases des halles, des récriminations bouffonnes, des dénégations sans preuves.

FOUQUIER : On sait que tu fus toujours mon ennemi capital. Je te refuse.

DUTIL : en gasconant. Moi je le trouvè fort

bien fait, très-bien rédigé. J'en toucherai deux mots dans le *Bulletin républicain*, que je prétiégé que je dirige, que je corrige, que je choisis comme la prunelle de mes yeux. J'en toucherai deux mots, et ces deux mots vaudront un discours entier.

FOUQUIER : Je te reconnois pour mon ami ; j'aurai sein de toi, dans l'autre monde.

Alors Fouquier-Tinville, quittant le fauteuil de président, court embrasser Barrère. Cet exemple touchant et bientôt suivi par tous les membres, Robespierre embrasse Danton. Coffinat embrasse Henriot, Dumas est embrassé par Granet.

CARRIER pâle et tremblant va pour embrasser Camille - Desmoulins.

CAMILLE le repousse avec horreur, et lui crie de toute la force de sa petite voix grise et saine : retire-toi sauvage ! va, suis loin de moi. Nous n'aurons jamais rien de commun que le supplice qui, pour des causes bien différentes, doit également terminer nos jonts.

CARRIER, avec une fureur concentrée, Oh voit bien que tu n'as jamais été qu'un modéré.

CAMILLE : Modéré soit. Mais crois-tu, Cannibale, crois-tu couvrir ici, comme en France, par cette injure bancale et gratuite, l'honneur de ta conduite ? crois-tu que les esprits infidèles aussi crédules que les parisiens, attachent à tes phrases dégoûtantes la justification de tes forfaits ? Si nous aimons à retracer ici d'un pinceau lèger et nos scélérats et nos malheurs,

ne crois pas que ce soit pour nous en applaudir. L'adresse de Robespierre , et la gigantomachie de Collot n'y font rien ; tes plates soifanteries n'y feront pas davantage.

CARRIER : Mais , voyez donc quelle sortie ! et à propos de quoi ! parce que j'ai poursuivi les aristocrates jusqu'à la mort , parce que j'ai relevé l'esprit public à Nantes , en faisant noyer , fusiller , guillotiner (1) hommes femmes et enfans qui portoient sur leur front le cachet honteux de la réprobation .

CAMILLE : Sans les juger !

CARRIER : Pourquoi juger ceux que l'opinion publique a déjà condamnés . Les formes lentes de la justice , les détails fastidieux des interrogatoires , les examens des crimes , tout cela ne fait que gêner le mouvement révolutionnaire , obstruer les canaux du patriotisme , et favoriser les manœuvres de l'aristocratie . J'ai sauté à pied-joint par dessus tout cela , les cris des uns , la haine des autres , les reproches de tous n'ont pu m'arrêter . Je nageois dans le sang avec la tranquillité que Tallien conserve à la tribune : ma conscience est mon premier juge . . .

PHELIPEAUX : Ta conscience est ton bourreau :

Il y a dans les noyades , brochure qui parut avant-hier , dix lignes terribles , eloquentes , sublimes , et telles que si Carrier les lit , je garantis que son supplice commencera dès ce moment , pour ne finir qu'avec sa détestable vie .

Son fouet vengeur te poursuivra sans-cesse , et si la France dans ses mesures avouées par l'humanité n'a pu te décerner d'autre supplice que celui de la guillotine , la justice éternelle qui veille constamment pour rétablir les proportions entre les délits et les peines , cette justice qui a fait casser la machoire à Robespierre , et la tête à Couthon , t'impose la loi de boire dix pintes de sang tous les jours avant déjeuner.

FOUQUIER : Il faut savoir si cette motion est appuyee.

BARERE : Non , et je demande de quel droit Phélyp aux vient dicter des lois , au milieu du sénat infernal ?

ROBESPIERRE : Ce n'est pas lui qui dicte des lois ; il n'en est que l'organe. Chacun de nous est soumis à une peine dont il est inutile de révéler le secret , mais dont le récit seroit effrayant pour nos complices : que Carrier se resigne : Le sang de 2000 nantais crie vengeance contre lui. Il faut qu'il boive tout celui qu'il a versé.

FOUQUIER : Ah ! mon tour viendra. Mais il faut auparavant alier rassembler nos amis , faire un dernier effort pour nous remettre en selle , et sur-tout commencer le procès de Firon.

On recommence les baisers fraternels ; les larmes coulent de tous les yeux ; des bravos partent de toutes les tribunes , et cette scène attendrissante dont nous voudrions en vain rendre le charme et les détails , cette scène , dont les assemblées législatives ont donné plus d'une fois des répétitions , fournit occasion à Couthon de développer quelques

principes généraux sur la sensibilité et la théorie des passions. L'assemblée s'endormit au sermon du paratistique, et pour éviter de produire le même effet sur nos lecteurs, nous terminerons ici la seconde séance du Club Infernal, dont nous donnerons incessamment la troisième.

P I L P A Y.

